

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 23 AVRIL 1887



GRAND BANQUET AU WINDSOR

En l'honneur du G. V. Trudel

ENTHOUSIASME DE SES AMIS

DEMONSTRATION IMPOSANTE.

Le public qui puise ses informations dans les grands journaux comiques est très souvent indignement mystifié par des fumistes professant le métier de reporters, c'est ainsi que nous avons vu, mardi le 12 courant, dans les colonnes de la *Minerve*, de la *Presse* et du *Monte* des comptes rendus ébouriffants d'un prétendu banquet offert la veille, au Windsor, à l'honorable J. A. Chapleau, secrétaire d'Etat.

Si un des lecteurs du VIOLON avait passé la soirée du 11 avril au Windsor, il se serait assuré que les comptes-rendus de ces journaux étaient complètement faux dans tous leurs détails.

Un reporter consciencieux de notre journal était dans le grand hôtel de Montréal pendant la soirée du 11 et nous a fourni un rapport fidèle de ce qui s'y est passé.

Le banquet en question n'était pas offert à l'honorable Chapleau, mais au G. V. Trudel, directeur de l'*Etendard* et chef visible sur la terre du parti castor.

Ses amis lui avaient organisé cette magnifique démonstration en reconnaissance des services qu'il avait rendus à son pays pendant les dernières élections provinciales et fédérales.

Ces touchantes agapes des castors eurent lieu dans une des pièces spacieuses de la cave du Windsor en commémoration des repas servis dans les catacombes de Rome pendant les premières années du christianisme.

Environ cinquante convives appartenant à toutes les classes de la société régulière et séculière prirent place autour des tables ornées avec une simplicité et un bon goût en harmonie avec la gravité du festival.

Le réfectoire offrait un coup d'œil des plus édifiants. On avait baissé le gaz de moitié afin qu'une lueur mystique comme celle d'un sanctuaire se répandit dans la salle.

Une centaine de vessies pendues au plafond étaient prises pour des lanternes par les convives.

Sur les murailles on avait placé des cartouches avec les inscriptions suivantes :

Salut au pontife des Castors !  
Hell to the chief !  
Carotae ejus manent in secula.  
Bis dat qui cito dat.  
Heureux celui qui récolte où il n'a pas semé.

Le jardinage est la première raison des peuples.

Espero qui ora contra ?  
Con stipe quantus, eras tu ne ferasque, Peter.

Soyons unis comme Castors et Poillus dans l'auf.

A huit heures dix, le G. V. Trudel, suivi par son lieutenant le P. V. Tardivel, fit son entrée dans la salle du festin.

Il reçut une ovation des plus enthousiastes.

Lorsque les vivats eurent cessé le P. V. Tardivel, secrétaire du comité d'organisation du banquet, appela l'ordre au moyen d'une claquette en bois, semblable à celle dont on fait usage dans les grandes processions.

Un silence religieux régna immédiatement dans la salle et quelques instants après le G. V. récita le *Benedicite*.

Tous les convives s'assirent en silence et attaquèrent les différentes pièces du menu qui était composé comme suit :

MENU

POTAGES

Consommé aux carottes hâtives. Tortue rouge ultramontée. Purée de clageux.

POISSONS

Croquette de hareng. Filets de poisson d'avril.

ENTRÉES

Emincé de carottes, hachis de carottes, aspic de carottes relevées à la Trudel, grenadine de carottes californiennes à la Mackay. Queues de castor à la Magnan. Turban de carottes, sauce Chambord. Noix de castor piquées à l'*Etendard*. Cerveaux ramollis au beurre noir. Ris dévôt à la Tartufe. Pieds de Thibault confits dans leur jus.

SALADES

Laitue à l'huile de castor. Mayonnaise de carottes, Pissenlit nature.

ENTREMETS

Kisses au coco, G. V. fingers. Meringues de carottes à Moreau. Pets de nonne à la Longue-Pointe.

DESSERT.

Pains azymes agrémentés de fleurs de cire à la St Jean Bouche d'Or. Gâteaux variés en tassés à la Longueuil. Pains à cacheter.

Pendant la première partie du dîner, M. Charles Thibault fit la lecture spirituelle du haut d'une tribune érigée provisoirement à une extrémité de la salle.

Le livre que lisait l'éloquent tribun était intitulé : "Nos Chambres Hautes."

La lecture avait duré environ une heure, lorsque le G. V. donna *Deo gratias*.

Tous les convives à ces paroles se livrèrent à une conversation vive et animée coupée de bruyants éclats de rire chaque fois qu'une personne lançait un trait spirituel.

Assis à la table d'honneur étaient le P. V. Tardivel, le sénateur Bellerose, Gigault, M. P., L'hon. Ls. Archambault, MM. de Montigny, N. Bourguin, Adolphe Ouimet, Dr Bourque, Dr E. Desjardins, Marcellin Noël, Jourdain, Nicodème, Derome, de Cadieux et Derome, Ebacher, de la rue St. Martin, Chabert, A. O. Gauthier, N. Larivée, E. A. Martineau et plusieurs autres actionnaires et amis de l'*Etendard*.

Vers dix heures les convives furent appelés à l'ordre par trois coups de claquette donnés par le secrétaire, le Petit Vicair Tardivel. Celui-ci fut le premier à prendre la parole. Il dit qu'il avait reçu des lettres de plusieurs personnes s'excusant de ne pouvoir assister au banquet.

Le chevalier Vincelette, de l'asile de Beauport, dans sa lettre disait : "Longue vie à notre chef ! Tous mes pensionnaires se joignent à moi pour féliciter le G. V. (Applaudissements).

M. Baille, consul général de France, avait fait transmettre au secrétaire une dépêche de Paris annonçant que le héros de cette belle fête avait été décoré de l'ordre du Mérite agricole par le président Grévy à cause de l'habileté extraordinaire qu'il déployait dans la culture de la carotte. (Applaudissements.)

Des lettres d'excuses furent lues des directeurs de l'asile de la Longue-Pointe et l'asile de Brattleboro.

Avant de reprendre son siège le P. V. Tardivel remercia les membres de l'Association Canadienne pour l'avancement de l'Ignorance qui se trouvent présents pour l'honneur insigne qu'ils lui avaient conféré en le nommant secrétaire perpétuel de cette société.

Il remercia aussi le G. V. qui lui avait donné le titre de P. V., Petit Vicair, en mettant le diocèse de Québec sous son obédience.

Le sénateur Bellerose se leva ensuite pour proposer la santé du G. V. Trudel.

La bande des Trois-Demiards qui était entrée dans le réfectoire depuis quelques minutes attaqua l'air de :

Troupe innocente  
D'enfants bénis des cieux.

Les vivats et les cris d'enthousiasme résonnèrent de nouveau et lorsque la claquette se fit entendre, le silence se rétablit et le G. V. se leva :

—Merci, mes chers amis, merci, merci encore, mille fois merci pour la belle démonstration que vous me faites ce soir. Après chaque bouchée que je prenais, je faisais une petite oraison jaculatoire pour le succès de notre cause. Le ciel doit être touché de votre noble dévouement et je crois qu'il nous accordera bientôt la réalisation de nos vœux les plus doux, c'est-à-dire la direction spirituelle et temporelle des affaires à Ottawa. Courage, mes amis, vous avez déjà triomphé à Québec. Cette victoire est le gage d'une autre dans une sphère plus élevée.

Il est un proverbe qui dit qu'il n'y a pas de beau jour sans nuage. Aujourd'hui, dans notre bonheur, il y a un mélange d'amertume, les journaux d'Europe m'apprennent que Mgr Galimberti, le censeur cruel du *Moniteur de Rome*, vient d'être nommé par le Saint-Siège, cardinal et secrétaire d'Etat. C'est un nuage à l'horizon. Prions ensemble afin qu'il se dissipe au plus tôt pour le bonheur de notre confrérie.

Le manque d'espace nous empêche de donner aujourd'hui un rapport complet du discours du G. V.

La santé du gouvernement Mercier fut répondu par M. Nazaire Bourguin et celle des Chambres Hautes par le sénateur Bellerose. M. Charles Thibault alias Frontenac répondit au toast porté aux castors et aux cultivateurs de carottes des Etats-Unis.

La réponse à la santé des Dames fut donnée avec beaucoup de verve par M. A. O. Gauthier, un des principaux actionnaires de l'*Etendard*.

Les discours durèrent jusqu'à 2.30 a.m. Les convives se dispersèrent après que le G. V. Trudel eut récité le *Sub tuum*.

Qu'est-ce que l'Huile d'Argent ?

LES MŒURS D'AUTREFOIS

LA TOILETTE DE NOS PÈRES

Mon Dieu ! qu'on était sale il y a un siècle ou deux ! Oui, j'ai bien dit : sale et horriblement sale. Tous ces beaux seigneurs, chamarrés d'or sur toutes les coutures, toutes ces belles dames si abondantes en falbalas et en plumes, ne se lavaient point. Il faut croire que nos aïeux avaient je ne sais quelle horreur de l'eau ; ils n'en mettaient dans leur vin que le moins possible, cela va sans dire. Ils s'en servaient plus discrètement encore pour l'usage externe.

On vient de publier à Paris une série de volumes sous ce titre général qui dit assez l'objet de l'ouvrage : *La vie privée d'autrefois*. Le dernier qui a paru traite : *Des soins de la toilette et du savoir-vivre* du douzième au dix-huitième siècle, par Alfred Francklin.

Ce n'est pas, à proprement parler, un ouvrage d'érudition. La matière n'est qu'effleurée à peine et les renseignements sont donnés sans beaucoup d'ordre au courant de la plume. Mais ils sont bien curieux, et quand on les a lus on se demande comment on pouvait rester à la cour du grand roi sans se boucher le nez. Tous ces gens-là devaient exhaler une terrible odeur de vieille crasse.

M. Franklin cite des codes du savoir vivre qui datent de la fin du dix-septième siècle. On y lit en propres termes qu'il faut, pour se débarbouiller, tremper un peu de coton dans l'alcool aromatisé et se le passer doucement sur la figure, mais qu'il ne faut jamais se servir d'eau, parce que l'eau gâte le teint

et gerce la peau. Pour les autres ablutions, il n'en parle pas, et personne ne s'en souvient. L'usage même des bains s'était à peu près perdu. M. Franklin nous conte comment.

Les maisons des étuvistes étaient devenues des maisons de plaisir et le scandale fut si grand qu'une certaine défaveur s'attacha à ces établissements. On n'osa plus y aller et on en perdit l'habitude, car l'habitude de se laver est une des habitudes que l'on perd le plus aisément. L'homme, qui a probablement vécu des centaines de siècles sans connaître aucun soin de toilette, revient sans peine, par une disposition instinctive, qui est un fait d'atavisme, à la malpropreté primordiale. Il s'y retrouve comme chez lui.

On se rappelle la définition du mariage par un philosophe du dix-huitième siècle : un échange de mauvaises humeurs et de mauvaises odeurs.

Il est à croire qu'on aurait pu adresser à beaucoup des grands seigneurs du dix-huitième siècle le compliment dont Gabrielle d'Estrées régala un jour Henri IV, son royal amant :

—Ah ! sire, vous puez bien comme une charogne !

Mais quand tout le monde porte sur soi la même odeur, personne ne la sent plus. Sainte-Beuve soutenait en badinant que si Richelieu avait obtenu tant de succès près des femmes, c'est qu'il se lavait.

Richelieu, tout lavé qu'il était dans ce siècle d'hommes insuffisamment débarbouillés, ne s'en empoisonnait pas moins de parfums. Vous savez les jolis vers de Voltaire.

Un gigot tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre.

C'était la mode du temps. Et cette mode s'explique fort bien par la malpropreté universelle. On cherchait à masquer de parfums très violents, l'odeur de la crasse humaine.

M. Franklin nous donne à ce propos sur l'usage de la poudre, qui fut si fort à la mode sous Louis XIV et Louis XV, des détails qui seraient incroyables, s'il n'en apportait la preuve. Les femmes ne pouvaient plus ni se nettoyer ni se laver la tête. Il se formait sur la chevelure une couche épaisse de saletés qui leur causaient des démangeaisons horribles.

Ajoutez, ce détail est le plus répugnant de tous, mais il n'est pas mauvais de voir à quels supplices la mode peut condamner une femme, ajoutez que dans ses cheveux où on ne passait plus d'autre peigne que le peigne léger de l'artiste, qui bâtissait une coiffure, la vermine ne tardait pas à se mettre.

Et alors le bel usage avait permis que les femmes pussent de temps à autre se donner du doigt de petits coups sur la tête. C'était même un geste aristocratique. Les démangeaisons devinrent si horribles que le palliatif ne suffit plus. On inventa les longues épingles recourbées par le bout, et les femmes tout en causant, eurent le droit de se fourrager la tête avec ce crochet qui les soulageait de douleurs intolérables.

Nous eussions, nous, bonnes gens, préféré nous laver la tête ; mais la mode ne le permettait pas.

Peut-être les femmes des deux derniers siècles croyaient-elles que la crasse entretenait la santé. Vous trouverez dans le livre de M. Franklin le propos d'une princesse qui disait, montrant ses mains à un jeune seigneur qui lui faisait la cour :

—Elles sont plus blanches que les vôtres, encore que je ne les aie pas lavées depuis trois ou quatre jours.

Quoi ! pas même les mains ! Au moins, de notre temps, le mot célèbre du provincial : "Pourquoi ne se lave-t-on jamais les pieds puisqu'on se lave les mains tous les jours ?" marque-t-il qu'il se tenait les mains propres.

Sur ce point de la propreté, nous valons mieux que nos aïeux et mêmes que nos pères.

FRANCISQUE SARCEY.

Nouvelles de Berthier en Haut.

Il y a quelques jours les Rouges de Berthier se sont réunis en conciliabule afin de dresser des listes de destitution.

Tous les bullies qui se sont signalés aux élections étaient présents.

Après une discussion assez chaude, attendu qu'il y avait une légion de bouteilles de whiskey dans les cours, il fut adopté une résolution à l'effet de destituer M. Pierre Tellier, le greffier de la cour, accusé d'avoir des opinions conservatrices.

M. Tellier sera remplacé par le notaire I. A. Généreux.

M. Ed. Latour, ex-commerçant de voilures, une espèce de colosse de sept pieds, doit embrasser la carrière d'huissier pour succéder à M. Généreux. M. Latour doit passer son examen lundi prochain.

A la même assemblée, il a été résolu que le père de M. Cardin M. P. P. serait nommé gouverneur de la prison de Sorel, remplaçant M. G. Chevalier qui sera destitué.

(Communiqué.)